



Photo : © Jean-Michel Turpin, Pascal, agent de sécurité au Muséum d'Histoire naturelle de Paris, France, 2008

Du travail

Je ne suis pas latiniste mais je sais que dans l'étymologie du mot travail il y a la notion de torture (*tripalium*), celle d'une mort lente - une suffocation qui éteint peu à peu toute velléité d'indépendance - d'une inquiétude destructrice des lendemains incertains, d'une attente angoissante de l'incapacité qui un jour s'imposera.

Il y a aussi dans sa naissance légendaire une malédiction divine : « À la sueur de ton front tu mangeras ton pain » et mortelle : « Tu es poussière et à la poussière tu retourneras. » Avec humour, tout est dit dans l'assertion de Courteline : « L'homme n'est pas fait pour travailler, la preuve, ça le fatigue. »

En avoir fait une valeur positive et un sujet de fierté est une des plus grandes escroqueries de l'humanité. Il n'est qu'un constat d'échec, preuve en est que le pouvoir réel est à ceux qui ne travaillent pas.

Le travail t'impose l'autre, non pas par une estime partagée mais par une pseudo-coopération au sein d'une équipe, nom abusif donné à une structure hiérarchique ayant pour seul but, après t'avoir cassé le dos, de te sucer la moelle vitale qui fait de toi un être unique. Tu t'anonymises, tu te quantifies, tu te numérotés, tu disparais.

Vois cet homme, soit il est gardien de prison et l'état des détenus prouve la surpopulation carcérale et les lenteurs de la justice, soit il est gardien de musée et il est là pour empêcher la fuite des squelettes, noble occupation dont on peut néanmoins douter de l'utilité.

Est-il conscient de l'inanité de sa fonction ? Son regard porté vers le haut est-il braqué sur un écran de surveillance ou vers un judas inaccessible que caresse le soleil extérieur ? Le trousseau de clés qu'il porte à la ceinture est-il la preuve de son propre enfermement ou l'outil symbolique de son travail ? Une clé sert à fermer, elle peut servir à ouvrir mais on ne la pense pas ainsi.

Regardez ces squelettes, ouvrez leur la porte vers la liberté, ils n'en franchiront pas le seuil. Ils sont ce qu'ils sont, ils sont ce que nous serons.

Bon, je vous quitte, j'ai du travail.



Photo : © Jonas Bendiksen/Magnum Photos, Siège d'une entreprise de robotique open source, Shanghai, Chine, 2015

(Écho au texte de Maryse)

Robots

C'est finalement ce sujet qui avait émergé au cours des recherches, des échanges préalables à l'écriture de la pièce : et l'amour dans tout ça ?

Les jeunes étaient enthousiastes et confiants : l'Intelligence Artificielle allait libérer l'homme des obligations basiques, physiques bien sûr, intellectuelles aussi. Elle allait faciliter la gestion du quotidien, aider au diagnostic exact, à la prise de décision pertinente.

Deux questions se posèrent : Quelle est la nature de l'intelligence ? Quelle est la nature du sentiment ? Si l'accord se fit, peu ou prou, sur la possibilité d'une intelligence supérieure quantitativement, il y eut désaccord sur la reproduction artificielle de l'intelligence humaine. Celle des robots était-elle la nôtre améliorée ou profondément d'une autre nature ? Le débat resta ouvert.

Il en fut de même et plus profondément encore quant à la création des sentiments, et évidemment pour ces jeunes gens avides, à celle de l'amour. Ils se perdirent en discussions passionnées, et pour être franc, parfois folkloriques sur le sujet. Certains matérialistes ramenant l'amour à un réglage ou plutôt à un dérèglement de glandes aux noms obscurs, voire à une usure prématurée de la rétine, arguant que l'amour rend aveugle. Les utopistes y voyaient une marque de transcendance propre aux humains et inaccessible aux robots. Nul ne voulut céder.

Bref, la pièce ne fut jamais écrite et la troupe reprit le *Malade imaginaire* avec le succès que l'on sait.

Christian - 12.06.2021